



Ghost world

de Terry Zwigoff

Fiche technique

USA - 2001 - 1h55

Réalisateur :

Terry Zwigoff

Scénario :

Terry Zwigoff

Daniel Clowes

d'après la BD de **Daniel Clowes**

Montage :

Carole Kravetz Aykanian

Michael R. Miller

Images :

Affonso Beato

Musique :

David Kitay

Interprètes :

Thora Birch

(Enid)

Steve Buscemi

(Seymour)

Scarlett Johansson

(Rebecca)

Ileana Douglas

(Roberta)

Brad Renfro

(Josh)



Résumé

Enid et Rebecca ont terminé leurs études au lycée. Elles ne savent pas encore ce qu'elles vont faire, mais elles ont décidé d'habiter ensemble. Elles aiment se moquer des gens et décident de répondre à l'annonce d'un homme qui essaie de retrouver une femme en robe jaune qu'il a croisé dans un aéroport. Il ne verra venir personne. Touchée, Enid s'intéresse à lui. Il s'appelle Seymour, c'est un "loser", peu social, et surtout collectionneur de vieux disques de jazz. Bientôt elle devient son amie et sa confidente. Enid suit des cours d'arts plastiques (elle est félicitée par son professeur de dessin, qui lui proposera une bourse pour une académie d'Art) et ne fait rien. Seymour a retrouvé Dana (la femme en jaune) et leur relation l'éloigne d'Enid. Elle réalise qu'elle ne souhaite plus vivre avec Rebecca. En outre, son père lui annonce que son amie va venir vivre avec eux. Enfin, son inscription à l'Académie est rejetée. Enid finit par coucher avec Seymour, qui aussitôt quitte Dana. Mais bientôt Enid le repousse...

Critique

Ghost World est le premier long métrage de fiction de Terry Zwigoff, jusqu'à présent auteur de deux documentaires. Le choix de la fiction ne semble pas constituer une rupture majeure pour un cinéaste qui s'était dans ses deux premiers films intéressé à un vieux musicien de blues (**Louie Bluie**, en 1985) et au dessinateur de BD Robert Crumb (**Crumb**, en 1994). D'une certaine façon, cet engouement pour une culture populaire profondément américaine et légèrement désuète est encore au centre de **Ghost World**.

Le scénariste de **Ghost World**, Daniel Clowes, est l'auteur de la bande dessinée dont est tiré le film. Lorsque le récit commence, une cérémonie de fin d'année dans le lycée d'une petite ville californienne s'achève. On devine le début des vacances et l'oisiveté forcée pour deux adolescentes auxquelles on va plus particulièrement s'attacher.

Certes les films hollywoodiens standards prennent comme personnages centraux des

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

adolescents en rupture d'enfance, miroirs d'un spectateur acharné à trouver sur les écrans une image à la fois proche et sublimée de lui-même. Mais les deux héroïnes de **Ghost World** ont déjà de la vie une vision désabusée et arrogante, lucide et vacharde, décrite avec un humour juste. Le film de Terry Zwigoff ne se réduit pourtant pas à une description réaliste de la vie de province. La simplicité appuyée de la mise en scène, l'usage d'éléments légèrement oniriques ou symboliques font de **Ghost World** un film subtilement décalé, délicatement fantastique.

(...) Sur le schéma éprouvé de l'apprentissage et du saut dans l'âge adulte, **Ghost World** se transforme en réflexion nostalgique sur la culture américaine et sur la mélancolie déclenchée par l'oubli généralisé du passé, par l'indifférence inculte du divertissement de masse (la télévision, le cinéma, le rock'n'roll) dont les meilleurs clients sont, justement, les adolescents. L'émouvante reconnaissance d'une pré-histoire à la fois artistique et populaire de l'Amérique, de l'existence d'un "monde fantôme" qui hante le présent, devient le moteur de cet apprentissage. Le film de Terry Zwigoff se mue, dans le doux désenchantement de sa vision du monde, en une réflexion sur l'individualisme confronté aux sollicitations de la mode et du politiquement correct (Enid se voit refuser une bourse d'études pour une école d'arts plastiques à la suite de l'exposition d'un ready made jugé raciste par les parents d'élèves). Comment affirmer son individualité au cœur d'un système qui la nie tout en faisant mine de l'exalter ? C'est la question paradoxale au centre d'un film qui refuse de donner de l'adolescence une image idyllique ou trop facilement morbide.

Jean-François Rauger
Le Monde Interactif - 5 juin 2002

(...) La minceur de l'intrigue fait bien sûr reposer l'intérêt de **Ghost World** sur sa mise en scène. Appartenant au genre de la comédie teenager, la réalisation s'élabore à partir de trois éléments d'écriture, chargés de nourrir paradoxalement un vide existentiel: la recherche d'un ton comique et de la qualité d'un rire, le choix de lieux sans identité, enfin des personnages habités par un sentiment d'inhibition commun à tous.

Pour expliquer l'atmosphère décalée du film, il convient d'en comprendre son point de vue général. S'il s'agit d'un cinéma de personnages, la mise en scène s'organise néanmoins à travers le regard principal d'Enid. Ses yeux bleus, encadrés par une monture de lunettes avançant son âge, trahissent une myopie conforme aux destinées troubles et improbables rencontrées. De cette acuité imparfaite, il en résulte un sentiment permanent d'absence, de parcellisation d'un monde dont l'effet comique trouve une cruelle gravité, quand ce point de vue est aussitôt complété. Par exemple, lors de la remise des diplômes, un gros plan sur la figure ahurie d'une lauréate emplit l'écran, dénotant l'humour de la scène. Le plan suivant montre que la jeune fille est assise dans un fauteuil roulant. Le rire du spectateur reste alors coincé dans sa gorge, gêné par la désinvolture de sa moquerie.

Sans avoir recours au même procédé de montage, d'autres situations présentent un sentiment de gêne similaire : dans un café, Enid et Rebecca surveillent l'homme qu'elles manipulent au moyen de petites annonces matrimoniales. Les deux amies pensent détenir les émois de leur victime. S'attendant à le voir exalté par l'attente, elles sont vite déçues, le spectateur avec, par le calme mélancolique du quadragénaire. Ce dernier offre à la scène une autre dimension, le point de vue des filles n'ayant plus prise sur le caractère de Seymour (impeccable Steve Buscemi). D'objet de l'intrigue, le soupirant en devient sujet. Cette façon de modifier le statut d'un

personnage trouve son accomplissement comique dans la séquence la plus iconoclaste. Enid est embauchée à l'essai dans un multiplexe. Derrière le comptoir des confiseries, elle sert les clients sous la surveillance de son formateur. Prenant les ordres au pied de la lettre, Enid pousse à la consommation un spectateur jusqu'à l'écoeurement, dévoilant l'absurdité de ce commerce. Qu'un premier film ose aujourd'hui dénoncer un système d'exploitation inique, devenu majoritaire et malgré tout vital pour la carrière de cette production, démontre un courage et une grande conscience sociale. Terry Zwigoff est d'ailleurs à ce jour le seul cinéaste à s'en prendre, dans une œuvre, au rôle d'un spectateur devenu consommateur exclusif, celui d'un sujet devenu objet.

Cette critique du consumérisme est bien le thème principal de **Ghost World**. À l'image du titre, la scénographie ne personnalise aucun lieu. Elle se réduit à deux types d'endroit : les commerces et les logis. Sur le fond, le réalisateur ne fait guère la différence entre l'épicerie, le hall d'un multiplexe, le snack ou la brocante. La lumière y est partout la même, blafarde. Il n'y a plus besoin d'y attirer le désir du chaland puisque ce dernier a adopté un rythme de consommation automatique. Rebecca, qui, au contraire d'Enid, se plie à ce quotidien béotien, emménage dans un appartement où l'on retrouve cette clarté blême. (...)

Pierre Eisenreich
Positif n°496

L'été dernier, **Ghost World** prenait Hollywood par surprise. Le film commençait sa carrière modestement dans deux salles new-yorkaises avant de voir le nombre de copies gonfler de manière exponentielle pour devenir un des triomphes -public et critique - de 2001. La réussite n'a pas apaisé pour autant

Terry Zwigoff, qui a bataillé plus de cinq ans pour monter cette comédie d'adolescence grinçante après le succès de son remarquable documentaire sur le dessinateur **Robert Crumb**. Pendant le dernier festival de Deauville, le cinéaste de San Francisco pestait encore contre MGM, qui refusait de faire la publicité de **Ghost World** à la télévision. «*Ils ont engrangé leurs bénéfices*, disait-il. *Ils ne récolté de bonnes critiques. Ils ne veulent pas dépenser un dollar de plus. Ils préfèrent investir 40 millions sur un film avec Antonio Banderas que personne ne veut voir. Il ne leur vient pas à l'idée une seconde que les adolescents américains pourraient avoir envie d'aller voir un film qui les traite comme un public adulte.*»

S'il lui prenait un jour l'envie de réaliser un film sur Hollywood, Terry Zwigoff serait féroce. Et il commencerait peut-être ainsi : le cinéaste est à Los Angeles, en compagnie de Daniel Clowes, l'auteur de la bande dessinée dont est adapté **Ghost World**. Un staff de producteurs les reçoit avec tous les égards mais le meeting tourne court, comme toujours. L'ambiance est tendue. Un producteur distrait s'aperçoit qu'un poisson de son bel aquarium tropical est mort. «*Comme si les mauvaises vibrations que nous dégagions avaient eu raison de lui. Cette scène m'a réjoui.*» Des histoires comme celle-ci, Zwigoff n'en manque pas. Il y a le producteur de 25 ans qui se pince quand le réalisateur lui dit qu'il voudrait tourner un film inspiré de **La Rue rouge**, de Fritz Lang - «*En 45 secondes, j'étais dehors.*» Les meetings durent rarement plus longtemps. Quand il dit que son projet est adapté d'une bande dessinée, on lui parle de **X-Men** et **Spiderman** avant que la conversation ne retombe dans un silence funèbre. Il annonce ailleurs un film sur les adolescents, on lui propose une BO avec tous les tubes du moment. Il répond qu'il ne veut que du jazz. La porte, à nouveau. Les choses avaient pourtant bien commencé. En 1995, le nom de Zwigoff est

sur toutes les lèvres. Son documentaire sur **Crumb**, présenté en avant-première au festival de Sundance, a été salué par la critique et - phénomène rarissime pour un documentaire - le public a suivi. On lui propose toutes sortes de projets. Il est même pressenti pour réaliser **Austin Powers**. Mais lui n'en est pas là. Il a envie de voyager avec le film sur lequel il a travaillé près de dix ans. Quand il revient, un an plus tard, son heure est déjà passée. On ne le prend plus au téléphone. «*Ma carrière était morte. Dans une réunion, j'ai même dû sortir le magazine Première de ma sacoche pour montrer que Crumb avait été classé parmi les meilleurs films de l'année précédente. Manifestement, personne ne s'en souvenait.*»

(...) Son épouse, fatiguée de le voir rester sans gagner d'argent, lui a suggéré de s'intéresser à Daniel Clowes. «*C'est un des rares auteurs de BD qui me parlent en dehors de Crumb. Il est brillant et sarcastique. Nous avons une vision assez proche de la société et du vide culturel américain.*» Dans l'album **Ghost World** de Clowes, une succession de brèves saynètes mettent en scène deux adolescentes qui portent un regard acide et désabusé sur leur existence dans une grande banlieue américaine. Pendant des mois, Clowes et Zwigoff ont travaillé sur une trame narrative et notamment sur l'invention du personnage interprété par Steve Buscemi («*malgré une incroyable résistance des studios qui ne voulaient pas entendre parler de lui*»). Cette figure de vieux garçon solitaire vivant entouré de ses 78 tours de blues et de jazz est un double presque parfait de Zwigoff. «*J'ai presque fait le film pour ça. Je voulais utiliser à l'écran les musiques que j'aime. Pour moi, il n'y a pas de période plus riche dans la culture américaine que les années 20 et 30.*» Dans **Ghost World**, c'est son propre intérieur que Zwigoff a reconstitué. Il avait donné ses propres pièces de collection - disques et gravures d'époque - au décorateur et

cauchemardait à l'idée que le plateau pourrait être cambriolé. Après cinq ans de lutte incessante, le film est tel qu'il le souhaitait. Même s'il a essayé d'adoucir sa tendance naturelle au sarcasme. Et il a désormais trouvé les producteurs qui sauront l'écouter, les frères Coen, avec qui il prépare **Bad Santa**, l'histoire d'un méchant Père Noël.

François Gorin
Télérama n°2734

Dans son bureau impersonnel qui sent la peinture fraîche, Terry Zwigoff a l'air totalement misérable. Barbe indécise, cheveux en bataille, il semble à la croisée grisonnante de Bob Balaban, qui joue le père d'Enid dans **Ghost World**, et d'un croquis du dessinateur Crumb, qu'on peut entrevoir dans le film éponyme qui a révélé Zwigoff. Il se prépare à tourner **Bad Santa** («**méchant Père Noël**») pour Miramax à la fin du mois. Quand on s'étonne de voir cet obsédé du contrôle diriger un film qu'il n'a pas écrit et pour une maison pas vraiment réputée pour la liberté de ses auteurs, il hausse les épaules : «*Enfin, on m'a laissé réécrire un peu. Et j'aimais bien l'histoire.*» Il réfléchit une seconde, guère convaincu : «*Et puis ça me fait du bien de travailler sur un truc moins personnel. Mes autres films, Louie Bluite, Crumb, Ghost World, me tenaient tellement à cœur, j'étais tellement investi dedans, que c'était la torture intégrale dès qu'il fallait renoncer à quelque chose.*» Ça tombe bien, parce qu'il a perdu Bill Murray, qui devait jouer le Père Noël trucideur dans cette histoire écrite par John Requa et Glenn Ficarra, le tandem de **Cats and Dogs**. «*Il avait accepté le rôle. Je le trouvais idéal, parce qu'il est important que le Père Noël n'ait pas une tête de tueur. Bill Murray, tout le monde l'aime, quoi qu'il fasse. C'était signé, on a bloqué l'emploi du temps de tout le monde, et, du jour*

au lendemain, plus de Bill Murray. Son agent prétend ne pas savoir où il se trouve. Il fait ça périodiquement, il disparaît sans prévenir personne.» C'est Billy Bob Thornton qui va enfiler la houpelande et la barbe au pied levé.

On est dans les anciens studios Goldwyn, rebaptisés «The Lot». Le milliardaire Howard Hughes avait son bureau juste au coin. En chemin vers le restaurant, Zwigoff nous offre une raison plus convaincante de sa présence ici. «C'est quand même mieux que ce que je faisais avant de faire des films. Je conduisais un chariot à fourche et j'emportais des climatiseurs. J'ai aussi été imprimeur, et, dans les années 70, on faisait les couvertures couleur des comics distribués par Last Gasp Press. C'est comme ça que j'ai connu Crumb.»

Un parcours aussi singulier que ses films : il a grandi dans une ferme isolée du Wisconsin, la seule famille juive du comté. Comme son futur collaborateur Daniel Clowes, il a passé une adolescence solitaire à Chicago, obsédé par des choses qu'il ne pouvait partager avec personne : «J'étais complètement obsédé par Brigitte Bardot. Je lui ai même écrit une fois, elle n'a jamais répondu. Elle et Julie Newmar (actrice statuesque, toujours déshabillée, Newmar jouait Catwoman dans **Batman** à la télé et aussi dans le feuilleton bien nommé **Living Doll**), j'en étais gaga.» Son amour immodéré pour les 78 tours et tout ce qui vient des années 20 l'a conduit à faire un documentaire sur le joueur de mandoline Louie Bluie en 1985. Ce qui a mené à **Crumb**, autre documentaire qui lui a pris dix ans mais a finalement été récompensé de succès.

Zwigoff est néanmoins bien payé pour savoir que les prix n'aident pas beaucoup le créateur : il en a plein le placard, des récompenses venant de Deauville à Karlovy Vary. Comme les deux filles de **Ghost World**, il exerce plus encore son esprit acide contre ses alliés objectifs que contre ses ennemis naturels :

«Combien de fois j'ai entendu des admirateurs de Crumb s'esclaffer : "Quelle horrible famille !" Et il s'est trouvé des gens du métier pour me conseiller de couper son frère Charles entièrement ; alors que pour moi il est évident qu'il est le cœur du film, pas Robert.»

Même avec sa notoriété (**Crumb** est en troisième position des ventes mondiales pour un documentaire et, après **Ghost World**, on a fabriqué une poupée Enid au Japon, où le film a phénoménalement marché), ça n'empêche pas les studios de continuer à lire le film de Zwigoff de travers. Exemple : la bande-annonce qu'United Artists a faite, avec musique «jeune». «Et ils n'avaient même pas mis Dave Sheridan dans la bande-annonce, alors qu'il est le personnage le plus ouvertement bidonnant de tout le film. S'ils voulaient tromper les gens sur la marchandise, c'était bien la chose à faire, non ?»

Sheridan est «Doug», le génial virtuose du nunchaku dans la supérette. Une pièce rapportée, selon Zwigoff. Chez Mike Judge, un ami producteur à Austin, il est tombé par hasard sur la cassette de l'acteur, un inconscient forcené qui, dans un de ses sketches, faisait des trucs autrement dangereux que de subjuguer le pauvre Steve Buscemi : «Il était déguisé en capote, et on le voyait hurler : "Safe sex, safe sex !" dans un quartier noir. Avec ce costume si nul qu'on aurait cru une cagoule, ça le faisait ressembler à un nostalgique du Ku Klux Klan.» Zwigoff et Dan Clowes sont amateurs de ce genre de personnalités dérangées, allant même jusqu'à approcher Lawrence Tierney, 82 ans, le terrible vieux chauve de **Reservoir Dogs**, pour jouer le vendeur dans le sex-shop. Selon Clowes, l'auteur de cartoons cultes, Zwigoff a travaillé avec lui sur **Ghost World** comme un documentariste : trouvant des choses qui lui tenaient à cœur, des observations ou des épisodes de sa vie, et s'efforçant de les faire entrer dans l'histoire. Zwigoff confirme : «Je suis un tel control-freak

que même sur **Crumb** je voulais diriger les gens, leur faire dire exactement ce que je voulais, comme ils l'avaient dit avant. Pour **Ghost World**, c'est ma femme qui a suggéré les bandes de Dan comme sujet de film. Mais les huit histoires de Dan n'étaient pas suffisantes pour faire un film, alors on a tout oublié du cartoon, sauf les deux personnages et leur situation. Mais là où j'ai su qu'on allait y arriver, c'est quand j'ai amené Seymour, qui, par ses obsessions lamentables et ses relations avec les femmes, est bien évidemment un double de moi-même. Avec Seymour, Enid trouvait une connexion, même si au début elle se moque de lui : il est aussi isolé qu'elle, il devient son héros. Il pouvait y avoir une histoire entre elle et lui, même si ça se révèle être une impasse.» (...)

Philippe Garnier
Libération - 5 juin 2002

Filmographie

Louie Bluie	1985
Crumb	1994
Ghost World	2001

Documents disponibles au France

CinéLive n°49
Revue de presse
Fiches du Cinéma n°1655
Positif n°496

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com